

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Les correspondances de François Guizot : 1806-1874](#)[Collection](#)[166_Lettres de Royer-Collard : 1823-1843](#)[Item](#)[Châteauvieux, le 31 Août 1823, Royer-Collard à François Guizot](#)

Châteauvieux, le 31 Août 1823, Royer-Collard à François Guizot

Auteurs : Royer-Collard, Pierre-Paul Royer, dit (1763-1845)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Femme \(de lettres\)](#), [France \(1814-1830, Restauration\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Publication](#), [Réception \(Guizot\)](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1823-08-31

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote2, AN : 163 MI 42 AP 166 Papiers Guizot Bobine Opérateur 26

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Citer cette page

Royer-Collard, Pierre-Paul Royer, dit (1763-1845), Châteauvieux, le 31 Août 1823,
Royer-Collard à François Guizot, 1823-08-31

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 17/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/7382>

Copier

Informations éditoriales

DestinataireGuizot, François (1787-1874)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionChateaufort (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 23/09/2024 Dernière modification le 08/10/2024

Chateaucieux, 31 août.

1823

Si je répondrai, mon cher ami, à votre dernière lettre, et si je vous envoie
aussi tout ce que je pense de votre livre, je ferai un volume. Rien ne
m'empêchera de la paresse et le silence, comme d'avoir trop à dire. Je vous ai
eu beaucoup d'attention; votre livre est excellent; vous prouvez ^{m'en} croire,
j'ai beaucoup étudié et beaucoup réfléchi depuis quelque année sur
les matières que vous traitez. Rousseau n'en a dominé et éclairci au
même degré que vous, et n'y a répondu autant de vues ingénieuses ou
profondes. Quoiqu'il y ait, à mon avis, quelque jugement hâlé, la hâte
ne se fait nullement sentir. Mais l'ouvrage paraît trop tôt, au moins pour
la France; c'est à dire, qu'il n'est pas contenu. Vous n'avez pas fini du
régime féodal, et il ne suffit pas d'une simple tendance pour rendre raison
de la différence de Philippe I^{er} à François I^{er}. Il se rencontre entre eux une pointe
beaucoup de faits d'une grande importance sur lesquels vous avez vu votre
lumière — Votre style est fort ordinaire, la précision et la force; il a
aussi l'indifférence accoutumée que je réduis volontiers à celui d'être trop
moderne.

Quant à ce que vous m'avez écrit, si vous supposez que par une cause perdue,
j'entends une cause qu'il ne reste qu'à abandonner et renoncer, vous avez

trop raison, mais sans raison. Mais si l'on pousse le raisonnement
qu'une bonne cause ne peut pas se perdre, et qu'ainsi je me trompe de
regarder la mienné comme perdue, puisqu'elle est bonne; non seulement
je ne puis pas de votre avis, mais l'expérience et le bon sens et le bon
naturel de l'affaire humaine me jettent plutôt dans l'affirmation
contraire. Certes, il y a eu de bonnes causes perdues, avant celle que j'ai
appelée la mienné, et beaucoup plus qu'il n'y en a eu de gagnées. Vous
ne pouvez pas croire que j'aie jamais pris le mot restauration dans le
sens étroit et borné d'un fait particulier; mais j'ai regardé et je regarde
encore ce fait comme ^{l'expression} ~~la~~ d'un certain système de société et de
gouvernement, et comme la condition, dans les circonstances de la France,
de l'ordre, de la justice et de la liberté; tandis que, sans cette condition, le
désordre, la violence, et un despotisme insupportable, ne sont que des choses et non des
hommes, sont la conséquence nécessaire de l'esprit et de la doctrine
politique de la révolution. Mais qu'y a-t-il à dire de nous comme fait
cette vieille question? perdue ou non, mais cause est la même; ce n'est
pas la cause qui m'y divise depuis si longtemps.

un mot à pris out de Vous et de Nom. C'est une amye triste consolation d'en
être quitte pour souffrir; mais enfin c'en est une, puis qu'on est exempt
d'inquiétude, et Vous l'avez pour Madame Guizot. Rappötley nous tous, je
Vous prie, à son amitié. je Vis en d'ant toute la simplicité, tout le loisir,
toute l'indépendance de la vie agreste, avec quelque indispositions qui
s'ensuivent, mais qui ne durent pas. Je ne puis pas encore dire que
je travaille, si travaillet, c'est à vivre; mais je rassemble et je place mes
idées sans aucun rapport au présent, et dans la seule vue de l'avenir.
Si Vous avez quelque chose à me dire ou à m'envoyer, je Vous prie d'en
que mon père et les deux fils partent mercredi soir, 3^e ^h; comme
Vous avez cette lettre Mardi matin, il m'écrit qu'à Vous de
profiter de l'occasion - adieu, mon cher ami; je Vous embrasse
et tout me va bien N